

Cahier de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, Nouvel-Orléans.

Interests at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. VOUS SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 20 avril 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

La question de Mascate.

Le Times de Londres vient de rouvrir la question de Mascate et de la contrebande des armes dans le golfe Persique. Dans l'intérêt même de l'entente cordiale, certaines de ses affirmations appellent une rectification immédiate. Le Times blâme en effet Lord Morley d'avoir dit que la France ne saurait renoncer à ses droits commerciaux dans le golfe Persique sans recevoir une compensation équivalente. Il paraît croire avec Lord Curzon qu'il s'agit à l'Angleterre de faire appel à la générosité chevaleresque de la nation française pour obtenir la dérogation pure et simple du traité de 1862, entré à l'Etat et l'Etat d'Oman. Il ajoute que le traité des armes dont Mascate est le centre est déjà préjudiciable à certaines colonies françaises, et que le gouvernement français se décidera peut-être pour cette raison à hâter la conclusion de l'arrangement souhaité par l'Angleterre.

Ce sont là deux illusions dont il importe que l'opinion anglaise se défasse au plus tôt. Le gouvernement français en effet n'entend pas sacrifier sans compensation soit les droits de la France à Mascate, soit les intérêts des Français établis dans l'Etat d'Oman. A cet égard il est surprenant de voir un organe aussi sérieux que le Times inviter la France à mêler des considérations sentimentales à ce qui n'est qu'une affaire politique, alors qu'il serait le premier à se plaindre au point de vue légitime des intérêts si l'on demandait par exemple à l'Angleterre d'arrêter du jour au lendemain l'importation de l'opium hindou en Chine. Quant à la prétendue importation d'armes en territoire français (le Times doit penser à l'Indo-Chine), il y a peu d'apparence qu'elle inspire au gouvernement français la moindre inquiétude.

Mieux vaudrait, semble-t-il, traiter la question dans l'esprit à la fois amical et positif qui préside depuis sept ans à toutes les négociations anglo-françaises. Nul doute que l'affaire de Mascate ne puisse être réglée en

deux heures pour peu que l'Angleterre le souhaite sérieusement. A en juger toutefois par les intéressantes correspondances que publie le Times lui-même, il semble que l'Angleterre soit déjà parvenue à réduire sensiblement le mal dont elle se plaint. Si une petite expédition doit quitter Bombay, sous la conduite de l'amiral Slade, et se diriger sur la côte sud de la Perse, c'est beaucoup moins pour surveiller les contrebandiers de Mascate que pour tenir en respect leurs clients désappointés.

Les Afghans à qui ces contrebandiers vendent des armes et qui s'en allaient les revendre dans le Khorassan ou dans l'Inde sont en effet en effervescence depuis que le commerce ne marche plus. Une troupe armée de 3,500 Afghans a été signalée dans la province persane de Mekran il y a quelque temps, et c'est pour les empêcher de piller les villages et de couper les lignes télégraphiques que le gouvernement anglais vient d'organiser l'expédition de l'amiral Slade. Le même correspondant du Times ajoute que beaucoup de contrebandiers ont abandonné leur commerce et que plusieurs maisons de Mascate ont été sur le point de faire faillite depuis que les croiseurs anglais ont amélioré la police de la côte.

LE JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Le centenaire de Jules Sandeau a provoqué la remise à la scène de cette toujours charmante "Mlle de La Seiglière", comédie dans laquelle je fis mon second début à la Comédie-Française, le 25 janvier 1867. Samson, ayant pris sa retraite, ce fut M. Régnier qui, abandonnant Destournelles, rôle dans lequel il avait été si remarquable, prit possession de celui du marquis, mais son aspect "Tiers-Etat", qui était si bien de mise dans l'avocat Destournelles, ne donnant pas l'illusion de la haute allure que doit avoir le marquis, l'inoubliable créateur du Noël de "La Joie fait peur" n'eut pas tout le succès auquel lui donnait le droit de prétendre son talent si personnel, si vivant, si ému !

Et puisque je parle du rôle du marquis, je me suis toujours demandé pourquoi ses interprètes s'obstinent à donner à ce grand seigneur une allure de caducité et un déplorable accent nasillard. Il semble que pour représenter un personnage de l'ancien régime, il est indispensable de le faire parler du nez... ce qui, comme le disait si drôlement Labiche, est un sujet de conversation comme un autre ! En somme, Mlle de La Seiglière a vingt ans et le marquis de quarante-cinq à cinquante ; il est robuste et jouit si bien de la plénitude de ses facultés physiques, qu'à la fin du premier acte on lui amène un cheval que deux hommes ont peine à maintenir ! De même, rien ne s'oppose à ce que ce fier gentilhomme soit vêtu avec une certaine recherche, le Roi Payant remis en possession de sa fortune, de ses titres et privilèges.

Louis Monrose succéda à Régnier dans le rôle de Destournelles, qu'il ne joua pas longtemps. Une grave maladie l'ayant tenu éloigné de la scène, il y fut remplacé par mon cher et toujours regretté Coquelin aîné. Le soir de mes débuts dans Bernard Stamy, j'avais comme partenaire Mme Favart, alors dans tout l'éclat de son altière beauté. Ce fut, par la suite, Mlle

Croizette qui recueillit sa succession. La baronne de Vaubert était le partage de Mlle Nathalie, la remarquable créatrice du "Village," d'Octave Feuillet. Raoul de Vauvert était échu à mon excellent ami et camarade Prudhon, qui, un peu plus tard, le remit aux soins de Boucher, un digne émule de Delannay dans le répertoire classique. Ce fut Thiron qui succéda à Régnier dans le rôle du marquis.

Pour jouer Bernard Stamy, j'avais composé un costume (adopté depuis par tous les artistes qui se sont produits dans ce rôle). Mon prédécesseur s'était montré si peu soucieux d'exactitude, que sa défrêque, qui me fut présentée, me fit plutôt songer à celle d'un dompteur qu'à la tenue des officiers de la Grande-Armée au moment de la Restauration ! Depuis mon second début, bien des années s'étaient écoulées, au cours desquelles mon cœur, forcément volage, s'était partagé tour à tour entre Mmes Marie Royer, Croizette, Broisat, Bartet, du Minil, jusqu'au jour où un nouveau sentiment, celui de la paternité, fixa définitivement ma tendresse sur Mme Worms-Barretta, qui se montra une exquise Hélène de La Seiglière. Ce fut, un feuilleton de mon cher critique et ami Sarcey qui me décida à jouer ce rôle du marquis.

"Le marquis de La Seiglière (disait-il dans son feuilleton) a été merveilleusement joué par Samson, et Thiron après lui, mais il faut bien le dire, aucun d'eux n'eût fait l'homme du rôle." Fevbre, avec ses robustes épaules, son aspect solide, sa tête énergique, sa diction épre et mordante, semble avoir été taillé pour représenter ce marquis, grand chasseur, grand buveur, tête à l'évent, mais cœur impitoyable, une des figures les plus curieusement fouillées de notre théâtre. — FRANCISQUE SARCEY.

Voilà, on l'avouera, de quoi décider le plus hésitant, c'est ce qui me donna le courage, à la veille de ma retraite, de faire cette intéressante étude. Ce fut mon excellent camarade Worms qui se chargea de Bernard Stamy. M. de Férayud prit Destournelles, alternant avec Coquelin cadet, alors que Mme Pierson voulait bien prêter à la baronne de Vaubert la séduction d'un talent aussi sûr que sérieux. Si la comédie de Sandeau a conservé la faveur du public, c'est qu'en dehors de sa valeur, elle offre cet exemple rare d'un ouvrage où, tour à tour, monarchistes, bonapartistes, libéraux peuvent traduire chaleureusement leurs opinions, leurs espérances, sans que rien vienne froisser l'oreille du spectateur le plus susceptible.

En jetant un regard sur ce glorieux et paisible passé, je me rappelle avoir déjà vu se produire, en 1850, dans le "Daniel Rochat" de Sardou, de bruyantes interruptions. Mais les choses s'arrangent assez rapidement, et au bout de quelques représentations la pièce fut écoutée sans que le public continuât à prendre part au dialogue. Et, songeant à toutes ces choses, j'ai fait, cette nuit, un rêve singulier.

Le spectacle terminé, les portes closes, le fidèle Leclerc endormi, le théâtre plongé dans l'obscurité et le silence, je voyais la fière silhouette des bustes dont la face plus pâle encore éclairait la solitude du grand foyer. Rotour, redressant sa ligne moustache, tournait vers Racine un regard anxieux... Et pendant que Voltaire souriait, plus dédaigneux encore, et que Corneille semblait

méditer un de ses plus mâles alexandrins, triste, las et lointain, l'œil perdu dans l'au-delà, hier du passé, indulgent au présent, Molière semblait solliciter des Muses la venue du poète français qui, dans une œuvre éprise d'humanité, tendre et virile à la fois, chantera, à la Comédie-Française, ces trois religions qui n'en font qu'une : la patrie, la famille et l'amour !

FRÉDÉRIC FEBVRE.

A l'Institut Catholique.

Conférence de la comtesse Guy de La Rochefoucauld.

Paris, 7 avril :

—L'Institut catholique! Rue d'Assas!... —Conférence de femme!... —Il neige. Quel temps! —Concours hippique. Saute par quatre! Nous n'avons pas entendu ces objections, mais certainement quelques-uns les ont faites, et ils ont en grandement tort, car, du moment où l'on monte en auto, il n'en coûte pas plus, même par ce temps, d'aller rue d'Assas, plutôt qu'au Grand Palais, et ceux qui ont hésité se sont privés d'un régal, car il est rare d'entendre une femme, et une femme portant un si grand nom, parler avec autant de charme et d'éloquence.

Nous avions déjà entendu la duchesse d'Uzès douze fois parler à Lyon d'un sujet moins élevé, la chasse à courre, et en parler avec autant de maîtrise, quant au sujet, que de séduction dans le langage. Elle avait inauguré ce nouveau rôle de la femme du monde : la comtesse Guy de La Rochefoucauld, née Martemart, comme la duchesse d'Uzès, a suivi ce si bel exemple et à sa suite nous en avons eu un autre.

C'est une famille où l'on a beaucoup d'esprit. La légende le dit et les Mortemart le prouvent. On sait que le comte Guy de La Rochefoucauld, aquarelliste de beaucoup de talent, est le président de la Société des amateurs, qui vient de faire une si intéressante exposition. Mais nous n'en sommes pas là.

C'était, à l'Institut catholique, une séance grave et solennelle, présidée par l'archevêque de Paris, et l'auditoire avait en, au début, un éloquent discours de M. Lavoillé, président de l'Association des amis de l'Institut catholique. Qu'allait dire l'orateur féminin après cela? J'avoue que, même comme homme, l'aurais été fortement intimidé. Dieu sait si je n'aurais pas "basouillé" !

"Monseigneur, mesdames, mes-sieurs..." Cet exorde à la Bossuet aurait achevé de me tourner la tête et, contemplant des réminiscences classiques, j'aurais continué, à la stupefaction générale : "Celui qui règne dans les cieux, de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance, est aussi le seul..." —Pardon, aurait interrompu Mgr Amette, Bossuet est le seul qui puisse parler ainsi. Et patras!... je n'aurais plus su que dire!

La comtesse Guy de La Rochefoucauld est trop grande dame pour s'émouvoir, même devant des prélats et des savants. Et d'ailleurs, c'est aux mères de famille qu'elle s'adressait, et elle est mère de famille trop parfaite pour ne pas savoir ce qu'elle avait à dire.

Elle a parlé de l'Institut catholique, comme on peut le supposer. Elle n'avait pas à parler du Concours hippique. Elle n'a pas conférence, ce qui est bien permis, mais elle l'a avec un fini de talent, comme si elle ne lisait pas, avec ce genre de lecture qui consiste à regarder ses feuilles, à voir les alinéas et leur premier mot, pour se rappeler le reste ; et elle a mis dans sa diction toutes les inflexions de voix qui pouvaient le mieux accompagner l'idée. Elle n'a parlé que pendant une demi-heure, ce qui est beaucoup quand on ennuie, ce qui était pendant la soirée, car tout le monde a été surpris par la fin de sa conférence, comme si l'on attendait encore d'entendre cette voix claire et sympathique.

Qu'est ce qu'il y a à l'Institut catholique? Une Sorbonne chrétienne où les hautes études sont enseignées dans leur accord avec la foi. Nous ne voulons pas médire de la Sorbonne. Dieu nous en garde! A plus forte raison la calomnier. Elle enseigne la science pure, sans y mêler les passions du jour, du moins le plus souvent ; mais la science d'aujourd'hui est un peu une parvenue qui s'autorise de sa fortune récente pour faire peu de cas des anciennes.

Combien de jeunes gens, en attendant de parler du pathétisme de Java, ou les audacieux fous de la Chapelle-aux-Saints, qu'on membre de l'Académie des sciences a dit rassembler à celui de Bismarck, — en ont conclu, sans plus d'informations, que la Bible racontait des fables et que l'homme descendait du singe! Toute une éducation chrétienne s'est effondrée sur des documents aussi peu probants.

L'Institut catholique est donc l'œuvre la plus saine, la plus utile, la plus nécessaire pour les études du droit et de la science. Avec des savants comme le docteur Brandy, elle est une lumière ; mais la lumière, si nécessaire à la vie, ne lui suffit pas, il faut, le reconnaître, et il faut des élèves et des secours généreux pour faire vivre pareille institution avec ses bâtiments, ses professeurs et ses laboratoires. Il n'appartient qu'à Dieu de faire quelque chose de rien ; les hommes doivent s'en tenir à mettre pierre sur pierre.

A cette assemblée générale des "Amis de l'Institut catholique", la comtesse Guy de La Rochefoucauld a dit avec une parfaite maîtrise : "Est-ce une amitié platonique ou une amitié profonde et sincère que vous portez à l'Institut? Si c'est une amitié véritable, ces pères de famille doivent le prouver en envoyant leurs enfants faire leurs études dans cette grande et forte école. Si nous avons encore des hommes de science et des professeurs qui professent la foi catholique, c'est à l'Institut que nous le devons. Si tant de jeunes gens conservent la foi, c'est encore à lui que nous le devons le plus souvent."

Mais il ne suffit pas d'envoyer des élèves, il faut encore contribuer de ses deniers à une telle œuvre, et continuer, ne fût ce qu'à titre d'espoir ou de reconnaissance, de s'enrichir au sein de l'Institut.

"Il y a là un drapeau à sauver, s'est écriée la conférencière; nous le sauverons!" Et les applaudissements d'élèves.

"Nos fils, certainement, a continué Mlle de La Rochefoucauld, pourquoi pas aussi nos filles?" Elle a raison. Puisque l'Etat pousse les jeunes filles des classes républicaines à devenir très ins-

traites, laisserons-nous les nôtres dans la confusion des confitures, le reprégnage des bas de soie, et en ferons-nous uniquement des mannequins à toilette parfaitement élégante, sachant saigner, faire des visites et dire bonjour et bonsoir, des pondeuses artistiques et même laborieuses!

Il y a longtemps que les jeunes filles de la meilleure société sont instruites autant que la plupart des hommes, et quelquefois plus sur certains points, grâce aux maisons d'éducation tenues par des religieuses. Ces maisons ont disparu : l'Institut catholique reste pour l'instruction supérieure de nombre de jeunes filles, et pour celle de la famille. Et ce n'est pas seulement l'instruction qu'on leur donne dans ces cours, c'est aussi cette force d'âme qui sait allier le savoir à la foi, la douceur au savoir et la volonté à sauver en France, par la puissance de l'amour maternel, la foi et les mœurs chrétiennes.

Inutile de dire combien a été applaudie cette conférence, à laquelle Mgr Amette a répondu en faisant un éloge mérité de ce qui venait d'être si bien dit, et il a loué aussi Mme de La Rochefoucauld du zèle et de la vaillance qu'elle déploie depuis si longtemps en faveur de la "Ligue des femmes françaises". "Nous devons aussi nous souvenir", a ajouté le prélat, de deux La Rochefoucauld qui ont, pour la cause de la religion, arrosé ces murs de leur sang. Ils ont dû tressaillir de joie aujourd'hui."

Cela se passait, en effet, dans l'ancienne abbaye des Carmes, où furent massacrés tant de prêtres et de gentilshommes aux jours néfastes de la Révolution. Ce souvenir est triste ; gardez donc plutôt celui de cette conférence et de l'aimable conférencière.

TOUJOURS LA JUPE-CULOTTE.

On a questionné tout le monde sur la jupe-culotte, excepté les savants.

Sans doute a-t-on pensé que leur gravité ne s'abaîsserait pas à étudier une question si frivole. Pourquoi, puisque le vénérable Chevreul voulait bien composer jadis une étude sur les couleurs les plus séantes au teint des jolies femmes?

Un chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches, ou roses, ou rouges, décriait-il, convient aux blondes. Il ne sied pas aux brunes, mais tout de même il ne leur va pas aussi bien.

Le chapeau blanc mat ne sied réellement qu'aux carnations blanches ou rosées. Il en est autrement des chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle; ils vont à toutes les carnations.

Le chapeau bien clair convient surtout au type blond ; la brune qui risque le chapeau bleu ne peut se passer d'accessoirs oranges ou jaunes.

Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Il peut recevoir des fleurs blanches, rouges et surtout roses... Le chapeau rose ne doit pas avoisiner la peau ; il doit en être séparé par les cheveux, ou par une garniture blanche ou verte.

Le chapeau rouge plus ou moins foncé n'est conseillé qu'aux figures trop colorées... Enfin, M. Chevreul combattait le chapeau violet.

La mode ne s'est pas inclinée devant tous ces oracles ; peut-être serait-elle plus docile aujourd'hui, la science ayant depuis augmenté son empire.

Le nouvel uniforme de l'armée française.

On annonce que le type de nouvel uniforme de l'armée française est définitivement adopté pour la tenue, la coiffure et l'équipement.

Le couleur de la nouvelle tenue est gris verdâtre clair ; elle est commune à toutes les armes. Les distinctions se font par la couleur des écussons. Les boutons sont en or guilloché. Les officiers seront habillés du même drap que les soldats. La coiffure est un casque analogue à celui des pompiers. Il est en étoffe, et léger. Les ornements de métal peuvent être détachés en campagne et remplacés par des cocardes de différentes couleurs. Le képi, de même étoffe que l'uniforme, est un képi haut, analogue pour la forme à la coiffure italienne, espagnole et autrichienne. Les galons pour les sous-officiers seront en soie jaune passablement un léger galon d'or. On a voulu, là aussi, faire disparaître ce qui, à la guerre, donnerait un éclat de métal.

Le sabre actuel de l'officier est remplacé par un sabre nouveau modèle qui est tout différent. C'est un sabre court, forme premier Empire, à poignée simple en or mat, à garde de drap. Les ceinturons sont, comme dans la marine, en cuir et soie bleue et or. Le ministre de la Guerre va présenter deux bataillons ainsi habillés aux prochaines grandes manœuvres.

ORPHEUM.

Les artistes inscrits cette semaine au programme de l'Orpheum peuvent être comptés au nombre des meilleurs qui aient paru sur cette scène à la Nouvelle-Orléans, aussi le public se pressait-il en foule à chaque représentation.

Un programme de plus intéressants est préparé par la direction pour la semaine prochaine. Le numéro principal se a fourni par le sextuor Dehaven, présenté par M. Sidney C. Gibson.

M. J. D. André présentera une nouveauté artistique sous le titre de "Etudes en porcelaine."

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

\$12.00 Un an ; \$6.00 6 mois ; \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

\$15.00 Un an ; \$7.50 6 mois ; \$3.75 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

\$6.00 Un an ; \$3.00 6 mois ; \$1.50 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

\$8.00 Un an ; \$4.00 6 mois ; \$2.00 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre

édition quotidienne, nos abonnés y ont droit.

Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITES SUR BNPRESSA.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No 10. Commencé le 11 avril 1911.

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXIME AUDOIN

PREMIERE PARTIE

IV

BRAVES COEURS

(Suite)

—Mais dame !... Oh ! surtout, ne vous fâchez pas, mon-

sieur Bordes ?... Il sourit. Cela ne le fâchait pas le moins du monde, ce singulier personnage, au contraire, peut-être se complaisait-il dans son rôle d'épouvantail à moutons.

—Allons, allons, dit-il, nous tâcherons d'arranger cela. Je verrai le juge demain, j'assisterai votre père, et je le remettrai de mon mieux. En attendant, vous allez me donner l'adresse de votre créancier pour que je le désintéresse, il ne faut pas que la saisie soit mise chez vous... Des larmes, cette fois, de douces larmes, montèrent aux paupières de Jeanne bouleversée par la simplicité et naturelle avec laquelle ce homme, qui passait pour impitoyable à tous, et attaché à l'argent jusqu'à l'avarice, se mettait à leur disposition pour les obliger.

Bordes, — après Félicien, — en moins d'une heure elle avait pu toucher le fond du dévouement de ces deux êtres si différents par leurs natures, mais si pareils par l'attachement à leurs amis !

—O monsieur Bordes, monsieur Bordes ! balbutia-t-elle, comme vous êtes bon !... merci pour votre père, merci pour moi !... —Eh bien ! cette adresse ? —Quelqu'un déjà... s'est offert... Il fronça ses redoutables sourcils.

—Quelqu'un ?

—Un ami... —Ah ?... Elle rougit très fort.

—M. Félicien Moisant, mon fiancé... L'avocat sourit.

—Comment, mademoiselle Jeanne, vous n'êtes pas fiancée, et je l'ignorais ! Mes compliments, — et bien sincères, — car le procédé de M. Félicien, dans une circonstance tout à fait d'actualité, nous a permis de nous débarrasser de votre choix à l'égard de votre garçon digne de vous... Il ajouta :

—Hans ? je prévois bien des traverses avant la nœde, mais ventrebien !... je suis là !... Il avançait sa mâchoire de dogue.

—Ah ! dit-elle, avec vous, je me sens déjà rassurée, monsieur Bordes !... Vous me permettez de venir chaque jour me tenir au courant ?

—Pourquoi ne passerai-je pas chez vous ? —Non, merci, cela vous dérangerait trop, et il est probable que je vais me retirer chez notre vieil ami Roméo Lavandou.

Sur son parler, Jeanne trouva, l'attendant, Félicien et Roméo. Bien vite, elles se précipitèrent et se jetèrent pleurant au cou de l'ex-comédien.

—Ah ! tonton Roméo ! quel malheur ! quel malheur ! Roméo Lavandou frémait la soixantaine. D'une taille plutôt au-dessous de la moyenne mais que rachetait un embonpoint coquet, crépin comme un nègre, les joues tapissées d'une toison de barbe qui lui montait jusqu'aux yeux, le nez en orquignolle, la lèvre gourmande et hiare, la prunelle pétillante de malice, il vous avait une de ces bonnes figures réjouies hautes en couleur, qui font plaisir à voir et vous mettent de suite en belle humeur et en confiance.

Couique plein de verve, il avait en, jadis, sa théâtre un certain succès. Il ne voulait plus s'en souvenir, depuis que l'héritage d'un oncle de Gascogne lui avait permis de dire adieu aux planches et de donner libre cours à ses goûts de jardinage et de pêche. Il entendait n'être plus qu'un bourgeois, avait rompu avec tous ses anciens camarades, interdisait autour de lui et s'interdisait à lui-même l'allusion la plus lointaine à son passé de "Matruv".

Au fond de cette horreur pour son ancienne profession, il n'y avait ni plus ni moins qu'un grand dépit d'amour. Roméo avait aimé Juliette

Samson, mais Juliette, d'allures honnête femme, n'avait jamais consenti à voir dans le bon camarade qu'elle estimait infiniment, que le comique qui soulève la grosse galette des foules.

Comment, après la mort de la corolle qui l'avait méconnu, avait-il pu devenir l'ami de son rival heureux ? — Ce sont là des mystères du cœur que la raison ne se charge pas d'expliquer.

Toujours est-il qu'une réelle affection unissait les deux hommes, une affection sincère, — née au débat peut-être du souvenir où, jusque au mariage de Février, communièrent leurs regrets — et, si alors, Roméo put s'étonner secrètement, s'indigner même de l'infidélité de son ami à l'égard de Juliette dont il portait toujours le pieusement le deuil, il ne tarda pas, conquis par le charme souverain de Madeleine, à pardonner à cette douce créature d'avoir pris la place de "l'autre".

Lorsqu'elle mourut, il la pleura comme une sœur, et il eût été son frère qu'il ne se fût pas attaché davantage à l'orpheline qu'elle laissait derrière elle. C'était un tendre, lui aussi, ce gros bon homme jovial, il lui fallait absolument quelqu'un à aimer. Il s'était institué de son autorité privée, "l'oncle" de Jeanne, exigeant qu'elle l'appelât "tonton Roméo", et avait largement du privilège que nul ne saurait contester à un oncle

de gâter sa nièce.

—Allons, allons, mon Jeannot, dit-il en lui essuyant ses larmes, oui, c'est un malheur, mais il faut s'en tenir à ce qu'il est, Félicien m'a expliqué la chose, il s'agit de simples microbes à débrouiller, et on les débrouillera.

—Ce n'est pas l'avis de M. Bordes. —Où ! à propos, tu l'as vu, Bordes, eh bien ? —Eh bien ! il m'a déclaré que c'était mauvais... —C'est sa toquade, d'enterrer, les gens pour se donner le plaisir de les ressusciter. Avant quarante huit heures, il l'aura rendu tout brigand de père... hein ? qui tu protestes ? Brigand, je maintiens le mot. As pas peur, nous aurons un fameux compte à régler ensemble à sa sortie de prison ! Et que je te !... En voilà un animal qui me cache, à moi, un ami de près d'un quart de siècle, qu'il va être saisi parce qu'il lui manque dix mille francs !...

—Vous lui en avez prêté deux mille, tout l'argent liquide dont vous disposez ? —Et puis ? M'a-t-il dit que ça ne suffisait pas ? M'a-t-il avoué la vérité dans toute son horreur ? Il devait pourtant savoir que j'ai des rentes, ce qui suppose un capital réalisable, et une base, sur quoi j'aurais trouvé à emprunter, ce me semble, les hypothèques, n'ayant pas été inventées pour les chiens ?...

—Mais dame !... Oh ! surtout, ne vous fâchez pas, mon-

Pouvais-je deviner où il en était, le pâtre ?... Non !... "Tu me sauves !" me répétait-il en me broyant les phalanges, quand je lui remis ces deux mille francs, "tu me sauves, mon vieux Roméo, merci !..."

Et moi, sur parole, je l'aurais sauvé, bonnement !... Croyez que ça n'est pas des toars à jouer à un ami ?... Enfin, il paraît que, de ce côté du moins, l'affaire est arrangée... —Où, Félicien en sa charge, et figures-vous que monsieur Bordes voulait, lui aussi... —Bordes ! Ah ! ça, c'est fameux de sa part ! Je l'avais mal jugé jusqu'à présent, ce garçon, je lui restituai mon estime. Eh bien ! mon Jeannot, tu vois que ton séducteur de père joint encore sur la place d'un certain ordo, puisque, pour employer l'argot de la banque, la souscription relative à sa dette a été convertie trois fois en quelques heures. Cela doit te donner du courage. Tant qu'un homme a du crédit, rien n'est perdu. Sèche donc tes jolies yeux, fais un petit paquet de linges et de vêtements, et en route pour la bastide de tonton Roméo, qui t'offre une chambre jusqu'à la levée d'écorce de ton papa. Et dépêche, hein ! J'ai mon "rongeur" qui attend en bas, inutile de l'engraisser à nos dépens ?...

Jeanne déparut et revint au bout d'un instant avec un petit paquet.